

lens soupçons. Mais sans en rien laisser apercevoir à celui dont il venait de sauver la vie, il tâche de le consoler du malheur qui vient de lui arriver, en lui faisant toutes ses excuses, en bandant ses plaies, qu'il veut, dit-il, faire guérir à ses dépens, et il l'engage pour cet effet à l'accompagner jusqu'au plus prochain village : vous risquez (ajouta-t-il,) sans cela, de vous voir assailli de nouveau par ce redoutable animal. Ce que vous n'aurez pas à craindre tant que nous marcherons ensemble.

Arrivés dans l'hôtellerie, sans pourtant que le dogue eût cessé de perdre son homme un instant de vue, le gentilhomme demande le chirurgien du lieu ; et apprenant qu'il n'y en avait point, sous prétexte d'en aller chercher un à quelques milles de-là monte à cheval en recommandant à l'hôte de ne pas perdre de vue le blessé, et revient une demi-heure après, avec un connétable accompagné d'une troupe d'archers.

A ce spectacle, le connétable et le blessé sont aussi surpris et consternés l'un que l'autre. — « Vous moquez-vous de moi, Monsieur, (dit le premier au gentilhomme) ce vouloir me faire arrêter Monsieur, comme un criminel ? Je le connais pour un brave et honnête homme, il est de mes voisins et même de mes amis — Quand ce serait votre frère et même votre père, je vous le dénonce comme un criminel, comme l'auteur d'un meurtre qui vient d'être commis dans un bois, par lequel je viens de passer..... ainsi faites votre devoir. »

On peut se figurer quelle était la situation du blessé en entendant ce discours. Flottant entre la crainte et l'espérance, incertain de savoir qui l'emporterait du gentilhomme ou du connétable, il se voyait précisément entre la vie et la mort... Mais un troisième incident termina le débat. — En arrivant dans l'hôtellerie, le blessé que la frayeur du péril auquel il venait d'échapper, ses blessures et la fatigue du chemin avaient fort ému, s'était trouvé saisi d'une fièvre qui l'avait obligé de se mettre au lit. Pendant la contestation entre le gentilhomme et le connétable, le premier s'était aperçu que son chien ne cessait point de flairer la poche de l'habit du malade que celui-ci avait laissée sur une chaise.

A cette vue nouvel accroissement de soupçons dans l'esprit du gentilhomme qui, pour les éclaircir, s'avisa de fouiller dans cette poche, d'où il tira un mouchoir et un couteau tout ensanglantés.

Il présente l'un et l'autre au connétable, qui, après en avoir reconnu la marque, s'écrie : « Juste ciel ! c'est un des mouchoirs de ma fille !... Ah ! malheureux ! Aurais-tu été assez scélérat pour l'avoir assassinée ?... Je te dis hier qu'elle devait porter cinquante guinées à un de mes créanciers..... » « Votre fille ! (interrompt le gentilhomme) de quel âge, à peu près ? de quelle taille ? de quelle figure est-elle ? et comment était-elle mise ? »

Le pauvre connétable ayant répondu à toutes ces questions : « N'en doutez plus ! (s'écria le dénonciateur) c'est la personne même que je viens de trouver égorcée dans le bois ; et voilà comme je l'avais soupçonné d'être son meurtrier ? Voulez-vous vous en assurer mieux encore ? Qu'on le fouille par-tout, et je gage qu'on trouvera sur lui les cinquante guinées. »

Autant le connétable avait été sourd à la première réquisition du gentilhomme, autant fut-il actif dès les premiers mots de cette proposition... Lui-même fouille le blessé, sur lequel se trouvèrent en effet les cinquante gui-

nées enveloppées dans un petit sachet qu'avait fait le père de la pauvre fille.

Le coupable est aussitôt saisi, chargé de chaînes, et pour achever de le convaincre, traîné dans le bois où s'était commis le forfait... Quel spectacle pour un père que la vue d'une fille chérie, noyée dans son sang et le sein percé de coups de couteau !

Alors le cadavre est porté à l'hôtellerie et confronté publiquement avec le prisonnier, qui ne tarda pas à avouer son crime et à en subir la punition.

— ooooo —

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

« Quand on porte ses regards vers le passé, trois grandes époques apparaissent dans la vie des peuples :

« La première est l'antiquité ; l'âge de Sapho et d'Aspasie, d'Horace et de Lucullus, d'Alcibiade et de César ; époque brillante, règne des sens.

« La seconde est le christianisme ; le temps d'Augustin et d'Athanase, de Saint Louis et de du Guesclin, de Pascal et de Bossuet ; époque morale, règne de l'âme.

« La troisième commence au siècle de Voltaire et d'Helvétius, de Condillac et de Smith, de Bentham et de Fulton ; époque utile, règne de l'intelligence.

« Au premier âge, les plaisirs ; au second, les sentimens ; au troisième, les intérêts.

« La société païenne dut ses joies à l'éclat de ses amphithéâtres, aux chants divins de ses poètes, aux chefs-d'œuvre de ses artistes, à ses fêtes triomphales, à ses débauches brillantes, à son luxe de dieux et d'esclaves.

« Le monde chrétien, grave et solennel comme les édifices religieux du moyen-âge, trouva ses voluptés dans la méditation, le recueillement, les sacrifices et les austérités de la vie.

« Aujourd'hui la société n'a ni cirques ni cloîtres, ni gladiateurs ni anachorètes ; elle a des manufactures. Indifférente au charme des sensations et de l'enthousiasme, elle n'aspire qu'au bien-être matériel.

« Les divinités païennes s'adressaient aux passions, non pour les combattre, mais pour les enhardir. Elles offraient à l'esprit de séduisantes images, et aux sens des plaisirs sans remords.

Le Christ est venu, qui a dit à l'homme : « Les grandeurs de la terre sont misérables ; car le pauvre est l'égal du riche. Toutes les passions sont stériles : la charité seule féconde les âmes. Le bonheur n'est point dans les richesses, dans la gloire, dans les voluptés : on le mérite ici-bas par la vertu, et l'on n'en jouit que dans le ciel. »

« De nos jours, les théories qui gouvernent l'homme le laissent sur la terre : tout est mis en œuvre pour offrir à son corps un séjour doux et commode.

— ooooo —

LE VIEUX CHENE D'ALLOUVILLE.

C'est dans le cimetière d'Allouville, à une lieue d'Yve-